



THÉÂTRE
NATIONAL
DE
Chaillot
DANSE / THÉÂTRE

29 novembre au 1^{er} décembre

mac CRETEIL MAISON DES ARTS
maccreteil.com / 01 45 13 19 19

6 au 8 décembre

**Théâtre
de Saint-Quentin
en-Yvelines**
Scène nationale

13 au 15 décembre

CENDRILLON

Ballet de l'Opéra de Lyon

Ballet en 3 actes d'après le conte de Charles Perrault
Chorégraphie et mise en scène, **Maguy Marin**
Musique, *Cendrillon* de Serge Prokofiev
Séquences musicales additives, Jean Schwartz
Décors et costumes, Montserrat Casanova
Masques, Monique Luyton
Lumière, John Spradbery

27 interprètes

Production Opéra de Lyon
Coréalisation Théâtre National de Chaillot (Paris);
Maison des Arts de Créteil; Théâtre de Saint-Quentin-
en-Yvelines; Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé le 29 novembre 1985
à l'Opéra de Lyon

« Donner la force de rompre les règles dans l'acte qui les fait jouer. » Cette remarque de Michel Foucault sur la pensée et le geste artistiques de Pierre Boulez pourrait valoir pour ce que fait, sur la *Cendrillon* de Serge Prokofiev, Maguy Marin. Se confrontant aux contraintes qu'imposent les conventions d'un genre – musique et livret, vocabulaire du ballet classique –, mais pour à chaque instant les battre en brèche, la pièce, créée quatre ans après *May B* pour les danseurs du Ballet de l'Opéra de Lyon, est un condensé subtil et explosif des principales questions qui, d'une création à l'autre, se modulent chez la chorégraphe en d'imprévisibles formes.

Avec une force et un humour parents l'un de l'autre, la *Cendrillon* de Maguy Marin décidera pour commencer de « faire droit à ce monde des poupées riche en tensions » dont parle Walter Benjamin, qui concluait ainsi son « Éloge de la poupée » : « Faire l'histoire avec les déchets de l'histoire ». Voilà qui est et restera digne d'éloges ». De *May B* à *Salves*, un souci et un ferment constants chez la chorégraphe. La destinée de Cendrillon, héroïne dont le conte éponyme, en ses innombrables et imaginatifs avatars, retournera le sort révoltant, est de ce point de vue exemplaire. La version de Maguy Marin, directement taillée dans un « bloc d'enfance », c'est-à-dire dans cette capacité

- 1981: *La Jeune fille et la mort*
- 1982: *May B*
- 1982: *Babel Babel*
- 1983: *Babel Babel*
- 1984: *Hymen*
- 1985: *Hymen*
- 1987: *Eden*
- 1988: *Les 7 péchés capitaux*
Coups d'états
- 1989: *Cendrillon* (avec le Ballet de l'Opéra de Lyon)
Eh qu'est-ce que ça me fait à moi !?
- 1991: *Cortex*
- 1995: *Groosland* (avec le Ballet de l'Opéra de Lyon)
Waterzooi
- 1996: *RamDam*
Aujourd'hui peut-être
- 1997: *Aujourd'hui peut-être*

proprement enfantine empreinte de gravité, de gaieté, de férocité aussi, à jouer, avec n'importe quoi, source active et vivace de tout travail poétique, de toute subversion aussi d'un destin alors non inflexible, enfonce allègrement le clou sur cette affaire de nature foncièrement politique.

Voici donc les interprètes transformés en poupées, dans un univers de joujoux. Coup de force d'un fantastique paradoxe: désencombrés de toute affectation par les masques qui de la tête aux pieds les rendront disponibles à une histoire qui, passant par eux, excède toute particularité, les corps vivants devenus marionnettes-jouets renoueront, par cette distanciation, avec la propension de l'enfance à animer l'inanimé – ou inversement –, à troubler – enjeu de création ancien et toujours vif –, la frontière entre la matière inerte et la vie. Il y a là un fil, qui court de *May B* et de ses personnages de terre et de chiffons, à *Turba*, où faux nez, déguisements, et autres magiques transformations diront la puissance irréductible des simulacres, de ces « peaux » ou résidus flottants de la matière des choses qui chez Lucrèce unissent matériellement, poétiquement, rythmiquement, le monde réel et le monde des images. Unicité sur laquelle fera fond le geste créateur levier, dans cette aventureuse traversée des apparences, d'une perspective critique tant sur le monde que sur les images.

Ainsi au fil de *Cendrillon*, en même temps qu'une pensée qui réfléchit dans tous ses choix scéniques la question de l'agir artistique, soudé à ici à sa ressource vitale – la puissance d'abstraction concrète et métamorphique propre à l'enfance, rappelée par une bande son qui superpose à la musique de Prokofiev celle du babil inarticulé des bébés –, danse gaiement une critique acérée de l'ordre des choses, avec un sens du grotesque qui n'épargne rien: ni la sacro-sainte leçon de danse – car avant le bal, il faudra bien que *Cendrillon* apprenne à danser! –, ni le mièvre happy end des contes – « ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », voilà qui pourrait bien virer au cauchemar façon Buster Keaton dans *Fiancées en folie* –, et ne cède pas, surtout pas, à quelque vision édulcorée de l'enfance – cruelle cour de récréation avec pour armes la marelle et la corde à sauter.

Dans la perfection subvertie, détournée, des pas de danse classique qui entraînent les poupées dans le bal sauvage, injuste, combatif, de l'existence, se gliseront, furtivement, des mouvements chaplinesques. Chaplin, dont Benjamin écrivit qu'il « est devenu le plus grand des comiques parce qu'il s'est incorporé l'horreur très profonde des contemporains ». *Cendrillon* aura retenu cette leçon.

S. P.